

Grues, Observatoires du temps — Bucarest (Roumanie)

Juliana Maxim

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maxim, J. (1998). Grues, Observatoires du temps — Bucarest (Roumanie). *Inter*, (69), 30–31.

Grues, observatoires du temps — Bucarest (Roumanie)

Juliana MAXIM

(À ma cousine, qui revoit encore en rêve des fragments disparus de Bucarest.)



Tout se passe comme si de terribles réservoirs poétiques sommeillaient dans les résidus de la ville et de son histoire.

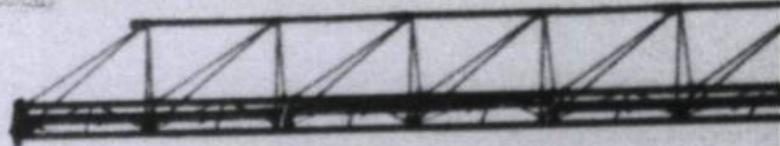
Les centaines de grues qui avaient subtilement infiltré le paysage de Bucarest dans les dix dernières années du régime Ceausescu, signalant au loin l'activité de destruction massive des quartiers historiques de la capitale et le monstrueux engendrement d'une nouvelle ville qui battait alors son plein, ont été surprises dans leur travail frénétique et figées comme dans un instantané par la Révolution de 1989. Ces grues veillent encore, après presque dix ans d'inactivité, solidement ancrées dans leurs lourdes fondations de béton, sur les chantiers abandonnés. Du fond de leur désuétude, les longues carcasses inanimées n'ont cessé de s'insurger avec insistance contre la placidité du ciel et du regard des passants, refusant d'abandonner le combat entre mémoire et oubli.

Immenses paratonnerres, les grues semblent capter et canaliser, depuis leur abandon, les capacités d'horreur et d'émerveillement des Bucarestois, et parcourir tout le champ des significations invisibles qui quadrillent la ville.

Les grues comme signes de la suppression de tout signe

Les grues agissent comme indicateurs archéologiques de la ville qu'elles ont contribué à effacer à tout jamais, car aucune photo, peu de cartes ni aucune archives n'ont accompagné la destruction, ni ne documentent ce qui était destiné à disparaître. Les grues charrient en elles, par là même, le souvenir de l'impossibilité de se souvenir, le souvenir de l'abolition irrémédiable de celui-ci. Les grues sont des traces d'un passé qui ne peut plus transparaître que dans les signes de sa suppression. Les grues sont la seule chance de préserver une forme fantomatique de la mémoire de ce qui a une fois été.





Les grues comme signes du nulle part et du jamais

Ainsi, ces grues réécrivent perpétuellement la douleur des Bucarestois d'avoir perdu leur ville sans pourtant en avoir retrouvé aucune autre. Les grues veillent sur des chantiers dont la démesure rend leur destruction, autant que leur achèvement, impossible. Les chantiers et leur armée de grues ont en même temps tué le passé et fait avorter le futur, engendré des ruines sans histoire, et définitivement installé dans la ville ce qui ne sera plus jamais, sans pourtant avoir jamais été. De vastes dalles de béton inanimées, sur lesquelles ne poussent que des forêts d'armatures et de grues, ont curieusement solidifié leur nature transitoire, et ont pris

possession du paysage malgré le fait que leur rôle dans la ville n'a ni passé, ni présent, ni futur. Au-dessus de ces chantiers de la non-construction, la persistance des grues, à la fois dans le temps et dans le paysage qu'elles ont patiemment envahi, représente la révolte de ce qui, dans la ville, est tenu pour indésirable. Ces éléments se sont forgé une présence autonome et incongrue, qui défie tout critère d'utilité, d'intégration et de beauté et qui résiste à toute catégorisation temporelle. Les grues n'appartiennent ni au passé, ni au futur, et leur présent est problématique ; on n'en reconnaît ni la monumentalité, ni la banalité ; comme des phares éteints, elles surveillent des espaces sans nom mais qui s'étendent à perte de vue, ni publics ni privés, évités par les passants mais surgissant

continuellement sur leur passage ; elles sont haïssables et majestueuses. Elles transgressent toute appropriation et inventent de nouvelles formes de la présence.

La minimalité de leur corps est donc en proportion inverse de l'espace qu'elles occupent dans le territoire symbolique de la ville. Malgré qu'elles soient expulsées du temps et de la représentation officielle de la ville, les grues en sont indélogeables, profondément vissées dans leur non-lieu, déchirant sans cesse de leur silhouette aiguë le tissu continu du temps et de l'espace de la ville. Les grues sont la victoire du résidu sur le produit.

Bucarestois, n'abattez pas les grues ! Préservez-les à la façon de fleurs monstrueuses surgies de la terre ravagée ; maintenez leur présence à la fois intolérable et merveilleuse, laissez leur démesure brouiller les échelles, leur désuétude menacer la linéarité du temps, leur nombre multiplier les possibilités de l'avenir.

Laissez les grues diffuser dans le ciel le chant de la ville.



[photos] Chantiers en plein cœur de Bucarest, automne 1996. Ils sont dans cet état depuis la Révolution, soit depuis 1989. Ph. : Juliana MAXIM

et them spread in the air the silent song of the city.